

ALEXANDRE JARDIN

# FRÈRES

ALBIN MICHEL

*À mes cinq enfants,  
Liberté,  
Roma,  
Virgile,  
Robinson,  
Hugo.*

*Je vous offre l'énigme de cet oncle inconnu.*

Qu'on ne m'en veuille pas trop  
si je suis carne dans ces pages.  
Mon regard n'est pas la réalité,  
seulement la vision de l'enfant que j'ai été.

*Petits repères dans une famille  
qui en manque*

*Mon père Pascal Jardin (1934-1980), dit «le Zubial\*», a eu deux enfants nés d'un premier lit, le très improbable Emmanuel Jardin et la femme de cœur Nathalie Jardin, de dix ans mon aînée. Nos mères nourrissant une passion modeste l'une pour l'autre, nous avons tous été élevés dans une certaine distance qui, dans mon cœur, forme une belle proximité.*

*Ma mère, morte en novembre 2021, Stephane-Marie Jardin-Caro née Sauvage, seconde épouse de mon père, est la mère de Marie-Barbara Chenu née Hervey, dite «Baba», décédée en février 2022, et de Frédéric Jardin, très vivant, né avec entrain en mai 68.*

*Jean Jardin, surnommé «le Nain Jaune», est notre*

---

\* Personnage éponyme d'un ouvrage que je lui ai consacré, *Le Zubial*, Folio, 3206.

FRÈRES

*grand-père scintillant d'intelligence, très vichyste, un homme « très bien » au passé glaçant\*.*

*Un point commun à ce petit monde : personne ne sous-vit, même les ratés obstinés. Pas d'insubstance. On fait le bien, le mal souvent, on agace parfois, mais on le fait vastement.*

---

\* Voir *Des gens très bien*, Le Livre de Poche, 32456.

Personne ne m'a plus questionné, dérouté, effrayé, charmé, angoissé et remis en question, que mon frère Emmanuel. À un point si paroxystique que, pendant trente ans, j'ai préféré ne plus songer à lui et à sa liberté ravageuse. Face à son « cas », j'ai longtemps eu un lot de pensées confuses dont je ne savais que faire. Emmanuel était l'adresse de mon chagrin évité.

Un gouffre.

Toute existence est de l'oubli. L'être humain, ce n'est peut-être que ça, des trous de mémoire pour continuer à exister et se constituer un petit magot de bonheur. Malgré les vents contraires. À un moment, ça m'a excédé d'éluder Emmanuel. Alors que je l'aimais tendrement. Le bric-à-brac de nos souvenirs de traviole, je n'en pouvais plus.

Redécouvrir Emmanuel, le tirer de l'effacement, c'est donner son vrai nom à la liberté. Trois

décennies après son exécution, je suis endeuillé de sa joie, veuf de notre tendresse. Embusqué derrière son physique préraphaélite, il n'a jamais sommeillé son destin. La routine ordinaire n'encadrerait ni ne rythmait son sort à l'emporte-pièce. Sa liberté incalculée fait sans doute de cet irrégulier en tout le plus inclassable et dérangeant du clan Jardin.

Emmanuel est un délicieux chahut de mal-être, infiltré de nostalgies, l'annexe d'un désordre charmant, un inventaire d'impensable. Il a si vite désinfecté sa conduite de toute inhibition. Répertoire de désirs jamais bornés, il ne savait pas exister sans vivre. Un passe-frontières morales. Les cerbères de la bienpensance l'ennuyaient. Mon frère a été désobéissant à foison, rêveur souvent. Et libre à en crever. Trouver sa pitance n'a guère intéressé sa poétique nature, même s'il a parfois crevé de faim. La culture et la prière étaient ses plus grandes fringales.

À dix-huit ans, Emmanuel ouvre la fenêtre en grand.

Notre père tout juste mort lui manque-t-il ? Il saute dans le lit de sa dernière compagne officielle, notre ex-belle-mère, la fait jouir délicieusement. En bivouaquant dans les draps paternels, il a l'impression d'être lui, ou plutôt son écho, sans la moindre hésitation. En se libérant les instincts. Quant à sa maîtresse, elle a sans doute été conquise par son air de jeunesse héroïque qui sentait Pascal.

Veut-il devenir réalisateur ? Stagiaire à la mise en scène sur un gros film de prestige, bien payé, il se tire du tournage sans prévenir au motif que ce boulot sans panache ne correspond pas à sa démesure. En se fichant de brûler son tout début de réputation. Il ne se fend même pas d'un petit mensonge de courtoisie. Emmanuel se contente de laisser un mot bref au réalisateur : « Vous me resserrez, vous m'ennuyez. » Il a déjà du trait, de la répartie sans prudence. Aucun patron ne le télécommandera jamais. Patienter et tâter de l'obéissance n'est pas dans ses talents.

Cherche-t-il l'amour de Dieu dans sa vingtaine ? Le voilà angélique dans un monastère, l'âme lisse, radieux près des bénitiers et cultivant la règle de saint Benoît. A-t-il un rendez-vous galant en Suisse à vingt-cinq ans ? Il se catapulte aussitôt vers Genève en roulant à plus de deux cent vingt km/h sur une moto exagérée, sans casque ni permis. Projectile, cheveux au vent. La mort est son alliée la plus intime. Funambule de nature, il vit plus d'inspiration que de réflexion. Se sent-il désiré par la peinture à seize ans ? Il dessine aussitôt, et peint à gogo pour posséder ses songes. Les poèmes déchirés et alarmés de ses dix-huit ans, nostalgiques de l'avenir, ont les fulgurances d'un géant de la plume, les ambiguïtés des grands classiques.



Aime-t-il une Sud-Africaine amphibie rencontrée fugacement à Athènes à vingt-sept ans au bord d'une mer paresseuse ? Une fille qui aura un instant de fraîcheur, et jamais de beauté à mes yeux. Il lui jure l'amour, veut faire d'elle le moyeu de sa vie et l'épouse aussi sec. Non sans avoir annulé la noce le matin même pour cause de doute nocturne ; changeant illico le repas de mariage en repas de fiançailles. A-t-il un coup de foudre amical pour le réalisateur Jean-Jacques Beneix ? Il lui offre aussitôt sa femme aux cheveux impétueux et me trouve singulièrement étriqué quand je m'en émeus. Avec lui, rien n'est plus imminent que l'impossible. Gourance ? Non, il assume.

À vingt-trois ans, veut-il de l'aide vers le chemin de la réalisation ? Il se permet de devenir le gigolo attitré d'une productrice de forte surface, pilote ses limousines, croque ses chèques pour rentrer dans ses débours. Il gigolote à l'aise, ça me tourneboule, comme s'il savait que toute possession humaine n'est jamais qu'un dépôt. Quel tournis. Me trouve-t-il sans voiture l'année de mon premier mariage ? Il me donne la sienne alors qu'il est fauché et moi rupin.

Emmanuel rêve-t-il de mes débuts en fanfare sur la scène littéraire ? À trente et un ans, il se fait refaire le nez pour avoir le mien afin que tout aille mieux. La bricole esthétique va le sauver, il en est certain.

M'aime-t-il ? Il m'écrit une lettre d'amour qui excède les bornes de la fraternité. Souffre-t-il de ma réussite précoce d'écrivain, de mes airs de starlette parisienne du stylo ? Il me déclare par lettre qu'il ne me verra plus. Sans se gratter.

Emmanuel l'aérien, aussi drôle qu'un Roberto Benigni et exquis qu'un Marcello Mastroianni, est toutes les licences à la fois. Poivrées d'éclats de rire, pimentées de joie contagieuse. Et l'accès dérangeant au méli-mélo des désirs non autorisés. Toujours pris dans de disparates histoires, l'animal. Il y a de l'Italie des sixties chics dans ses gambades en zigzag, rien de rabâché dans ses initiatives. Quelle cohue menée au grand trot ! Tout l'inverse de moi dans ces années où je cultive un sérieux professionnel méticuleux et personnifie la vertu privée. Il est tourbillon, je suis pilier. Son opposé. Aux antipodes des personnages littéraires que je crée à tout va. Tous sont des Emmanuel de papier, des briseurs de chaînes, des héros qui sont portions d'océan alors que je suis verre d'eau. Je babille, je publie, il enfile les bancos.

Le 11 octobre 1993, je suis loin de Paris depuis déjà vingt-sept heures de vol. J'ai fui à tire-d'aile dans l'hémisphère Sud pour ne pas être éperonné par l'événement qui rôde depuis un moment déjà. Sans que j'y croie tout à fait. Sautant sur l'alibi d'une invitation professionnelle – un événement littéraire austral assez

peinard –, j'ai déménagé loin des angoisses qui nous cernent. Inquiet pour mon grand frère, je me refuse encore à croire au malheur définitif. Et que le destin coupant puisse obscurcir mon optimisme conquis, et cela pour toujours. Depuis la mort de notre père, c'est dans ce rayon-là que j'ai trifouillé. Je n'ai encore jamais respiré l'acide pur de la tragédie. À vingt-huit ans, je me sens l'humeur égale, la belle confiance et l'entrain un peu mirliton des âmes conçues dans l'épanouissement d'un amour, choyées par la chance et brevetées pour l'enthousiasme.

Le 12 octobre 1993, le téléphone sonne dans ma chambre à Nouméa, juste avant les éclaircies tropicales. Je suis dans un hôtel ancien sur pilotis qui a des nostalgies de bateau, pieds inondés à marée haute. Agrippé par un sommeil moite, je m'oblige à répondre. Aussitôt, je reconnais dans l'appareil la voix soufflée de la mère de mes garçons. Hélène n'est pas à l'aise, directe dans l'aube :

– Emmanuel est mort. Il s'est tiré une balle dans la bouche, chez sa mère. À bout portant. Il faut que tu reviennes pour l'enterrement.

– Mon frère ?

– Tu as juste le temps de sauter dans un avion. La mise en terre aura lieu vendredi. Tout le monde t'attend.

D'habitude, je saisis vite, mais là c'est trop d'un

coup. Je la prie de répéter. Ça me remet un peu les idées. Trois fois elle le fait, de plus en plus lentement. Emmanuel est mon demi-frère du côté de mon père, né de son premier mariage pulvérisé. Nous aimer fut nous meurtrir. Notre lien décalibré n'a rien de simple.

En ce matin calédonien, la nouvelle colossale obs-true tout. Comment Emmanuel a-t-il pu prendre l'escampette pour de vrai, et se tirer ainsi du paddock des Jardin ? L'effet de souffle est si extraordinaire que je raccroche sans rien articuler. Impossible de respirer. Abattu en plein vol, je découvre que la vie est une phrase interrompue. Comment métaboliser l'idée d'un suicide aussi violent, cette voie de fait sur un inconnu, soi-même ? La carabine en bouche, ça zig-zague pas. Dans sa déroute mentale finale, Emmanuel s'est-il exfiltré vers sa lumière spirituelle par la grâce d'une cartouche ? A-t-il pleuré, eu peur, mon tendre frère ? Ah, les mots manquent parfois aux émotions trop vastes...

À l'autre bout du globe, mon cœur vient de recevoir sa balle.

Seul dans ma chambre trop climatisée, je ne sais pas quoi faire de cet attentat français, teinté d'irréalité vu d'un caillou égaré dans le Pacifique. Entiché de bonheur, zélateur d'optimisme depuis que notre père s'est barré, treize ans plus tôt, je tente de ne

pas me dissoudre dans la nouvelle. On a si vite fait de se liquéfier dans la peine.

Tout de suite, je suis mordu par une pensée piteuse, égocentrée. Une pensée narcissique qui pue. Emmanuel parti, plus personne ne saura que j'ai subi une relation homosexuelle – qui me glace de honte – avec lui, mon frère, dans notre enfance. Épisode incestueux, sieste affreuse, poisseuse, remise dans le placard de mes semi-dénis. Si peu raccord avec sa légendaire gentillesse, sa sauce calme. J'avais sept ans à peine, lui dix. Abus d'enfant déréglé par des adultes cinglés, débournés. Dominé par mon aîné, incapable d'échapper aux désirs de ce frère compliqué, déjà dépourvu de surmoi, sans le moindre couvercle, je n'ai pas su me rebiffer, désobéir à son trouble. Et m'extirper de son érotisme malaisant, si étranger pour moi. Pataquès enfantin, criblé de honte j'en suis encore. Ce recoin sombre de ma mémoire blessée disparaît avec lui. Ah, comme notre affection est semée d'impensable. En lui, aucune lacune d'obscurité.

Ce 12 octobre 1993, foudroyé dans le petit matin tropical par la nouvelle funèbre, je descends respirer l'air tiède sur un fragile ponton lancé au-dessus du lagon. Mille bleus calédoniens s'embrasent. J'ai enfilé un short bref, une chemise froissée. Le lever du soleil allume le tintamarre de couleurs que reflètent les

fonds coralliens blanc neige. Ce suicide me reconnecte avec un autre être qui existe encore en moi et que je connais toujours mal, un Alexandre très friable qui a tenté de se noyer en Irlande une nuit de l'été 1980 – quelques jours après la mort de notre père à cancer. Exilé seul, loin des miens, la mort m'avait comme aspiré.

Submergé sur le ponton austral, je rameute des hypothèses frappadingues, échafaude un plan antidouleur. Si je reste ici, Emmanuel n'est pas mort. Et si je ne rentrais jamais en France ? Si je m'établissais ici, dans le grand Pacifique excentré, là où l'Europe tragique existe à peine, à seize mille sept cents kilomètres du coup de feu qui vient de pulvériser sa cervelle ? L'image m'est encore inaccessible, je n'arrive pas à la convoquer. La pulpe radieuse de son visage d'ange a-t-elle éclaté sous l'effet de la balle tirée à bout portant ? Le rire et la drôlerie contagieuse d'Emmanuel resteraient alors vivaces pour l'éternité. Après tout, mon frère de trente et un ans n'est décédé que sur le sol métropolitain, pas dans la clarté aveuglante du bout du monde. Devant ce lagon clair, aucune détonation ne peut l'atteindre. Qui aurait l'idée de se supprimer dans un lieu démarqué du paradis, face aux poisson-perroquets pullulants, aux feux d'artifice des coraux abondants ? Et si je m'insérais dans une

géographie baladeuse loin de Paris jusqu'à ma propre mort ?

Saisi par un sentiment d'irréalité, je calcule – décalage horaire oblige – qu'Emmanuel nous a quittés un 11 octobre. Et je décide hors de toute raison que ce jour d'absence n'existera plus. Voilà, c'est arrêté. Je ne pleure pas puisque le 11 octobre est annulé, biffé, recalé. D'ailleurs je n'étais pas là. Il suffira d'oublier ce jour-deuil, d'arracher de ma mémoire ces instants sanglants abominables, les menus détails de sa face d'ange réduite en bouillie.

J'y suis arrivé pendant trois décennies, en enrôlant en moi toutes les forces de l'oubli. J'ai tout enfoui, méticuleusement débranché, tant j'ai craint que tout souvenir d'Emmanuel soit le voisin du remords. À peine mes enfants ont-ils entendu des miettes de récits de la vie de ce jeune homme si baroque, furieusement libre, terriblement poète, à qui il fut défendu d'être paisible. À peine ai-je confié à quelques intimes l'amour fou que j'ai ressenti pour cet anti-moi. À peine existe-t-il encore dans mon monde. Mes yeux écarquillés d'horreur sont restés secs depuis ce lagon mirifique.

J'ai même gommé la tombe d'Emmanuel, et ne conserve plus le souvenir de sa stèle dans les Yvelines. Là où est gravé son nom, face à l'oubli. Prenant à

témoin l'éternité. Mon tourment à moi, ça a été de l'annuler en bloc.

Je n'ai même pas été capable de raconter des bobards à son sujet, d'enjoliver le labyrinthe de son destin ou de lui sculpter une existence plus photogénique avec l'argile de mes regrets et de ma peine. Je n'ai même plus su la date – jour, mois, année – de son départ.

Jusqu'à ce que je la demande à notre sœur commune, Nathalie, un jour béni de retrouvailles avec elle. Ma demi-sœur me l'a chuchotée par SMS. Torrents de larmes. Cascade irrépessible d'émotions asséchées. Une chiasse de détresse. Dégivrage de toutes mes paniques en face de ce frère affolant, ambigu, génial à bien des égards et impossible à tant d'autres. Dynamitage de l'insoutenable de notre fraternité meurtrie. Mon Dieu comme je suis fragile quand je pense lui.

Le 11 octobre 1993 est resté la date oubliée de ma vie, impensable, le grand jour infecté de malheur, constamment éludé. Impossible d'examiner calmement la tragédie où se solda l'irresponsabilité des adultes qui nous ont conçus, la journée où j'ai suicidé la plus belle portion de ma sensibilité. L'anniversaire nauséux de ma honte de n'avoir pas su dévier l'inconcevable, de n'avoir pas eu le cœur de le sauver.



Ce jour-là, Emmanuel tire sur lui-même, exécute le bouquet unique de ses talents et assassine la souffrance qui le gobe, mais il flingue aussi notre relation désemparée. Tout y a été excès, montagnes russes d'émotions, extravagances et crashes. Rien entre nous deux n'a jamais été encaserné dans des clichés, scellé dans l'attendu pépère. En 1993, notre fraternité se situe au maximum de l'incompréhension sur l'échelle du chaos, au zénith de la tendresse, de la drôlerie qui dépotte, de la franchise inracontable, du dérapage sexuel traumatisant (oui, il m'a abusé enfant, avec une étrange gentillesse, à m'en paniquer). Il est le summum de la vie mystique, de l'implacable, de la générosité barjo et de la très haute poésie.

Sans enfant, Emmanuel a rêvé sa vie sans compte en banque, je me suis obligé à vivre la mienne en raclant quelques sous pour ma tribu. J'ai cru à l'effort teigneux, lui à l'inspiration allègre. Emmanuel a trouvé si jeune son plein lyrisme, moi je commence à peine. Mon existence mal étayée a rayonné, la sienne reste un soleil offusqué. Il a carabiné son désespoir, j'ai tâté du bonheur. Oh mon Dieu, qu'il est indigeste d'être un Jardin...

Ce livre est mon secret, l'obscur le plus obscur de ma vie.

J'ai étiré trente années de diversion avant de reprendre le fil de la phrase de notre lien sectionné. Pour l'enterrer enfin, dans ce linceul de papier où sa poésie va revivre. Je lui offre ici des funérailles tardives de papier. La mort récente des miens\* ne me laisse plus la possibilité d'éliminer Emmanuel, de le remiser dans un angle mort empli de questions. Je continue le puzzle de notre histoire qu'il a cru assassiner, avec la certitude que tout fait tangible, même atroce, reste vivant d'enseignements. Un amour ne s'évapore jamais. Seule l'écriture rend le dernier mot face au réel glaçant et dégrappe l'âme. Mais j'écris moins pour révéler la connaissance fragile que j'ai d'Emmanuel que pour approfondir son mystère.

Ce grand frère à son aise dans le dément, avec ses colossales erreurs de navigation – comme celle dont on ne revient pas – et un immense talent pour vivre – à la lisière de la liberté séduisante, embrassée à tous risques.

Parfois, il me semble que nous sommes les deux faces de la même médaille. Comme sur cette photo en noir et blanc de notre enfance où il surgit, entêté

---

\* Ma mère, son mari Pierre et ma sœur viennent de s'éteindre. Triple évasion vers l'éternité qui me laisse sur le carreau, sauvé par un grand amour canadien qui redémarre tout autrement.

## FRÈRES

de songes, dans un arrière-plan net. Au premier plan flouté, je rêve moi aussi à ses côtés. Le destin ne nous a pas encore déchirés. Il s'apprête à entrer dans une adolescence glissante, à ne plus jamais appuyer sur la pédale de frein.